

Linda Ciccone :

Ma grand-mère Agostina

Voilà l'histoire d'une femme de 76 ans qui habite **Pogerola, un village rural d'Amalfi**. Elle parle de ses parents, de ses frères et de sa sœur, des *rôles à l'intérieur de la famille*, de *l'économie* qui assurait à peine la subsistance aux petits agriculteurs, du bouleversant événement que fut *la guerre*, de certaines croyances populaires et de *pratiques divinatoires*, de la séparation nette dans la vie sociale entre les deux sexes. La *condition des femmes* y est très efficacement dessinée. La naïveté des *amusements* et par contre la subtile cruauté des comportements dans les *litiges* ressortent quand elle parle de sa passion pour le chant. La narration des *subterfuges entre fiancés* pour se rencontrer en cachette est vraiment amusante ; le récit du *mariage* contrasté nous fait connaître les préjugés de la société de **l'Italie du Sud**. Grâce à Dieu après des *difficultés initiales* il y eut une *heureuse conclusion* !

Il suffit d'un peu de tranquillité, comme de rester un instant assises ensemble sur le divan, pour que ma grand-mère, Agostina Gambardella, commence à me raconter des moments de sa vie, en me permettant ainsi d'entrer dans ses souvenirs les plus précieux.

Elle est née à **Pogerola d'Amalfi** le 3 août 1931. Elle n'est pas de ces dames qui n'aiment pas dire leur âge, au contraire, parfois elle se trompe et dit qu'elle est plus âgée.

Rôles à l'intérieur de la famille :

Dans leur famille, ils étaient neuf, y compris les parents : cinq frères et deux sœurs. Ma grand-mère faisait des travaux d'homme. « Ma sœur Marietta a toujours été plus faible et plus petite que moi » - me raconte-t-elle – « voilà pourquoi elle s'occupait du ménage et moi j'allais travailler la terre avec mes frères ; mais lorsque je travaillais à côté de mon frère Andrea, il me laissait toujours moins de travail à faire. J'allais aussi faire le marché à Amalfi, en descendant et en montant les escaliers du Vallone Cieco ».

Économie :

Avec un certain orgueil elle me dit : « Je descendais et je montais chargée ; quand je descendais je portais les légumes et les produits potagers à vendre, et quand je montais je portais le son pour les animaux – que j'achetais chez Scaramella – ainsi que du pain, des pâtes et de l'huile – que j'achetais au contraire chez don Peppe Cavaliere.

J'achetais à crédit. Nous achetions seulement du pain et des pâtes ; la viande nous l'achetions seulement à Noël et à Pâques ; et le poisson ne faisait que rarement son apparition sur notre table. Nous avons vraiment vécu dans la misère, mes frères et moi. Je me rappelle que, quand ma mère achetait du sucre, elle devait le cacher, parce que si ma sœur et moi nous le trouvions, nous le mélangions avec de l'orge, torréfié et puis moulu, et nous le mangions ».

La guerre :

Puis elle commence à me raconter des épisodes de l'évènement qui a le plus marqué toutes les personnes de sa génération : la guerre. « J'avais neuf ans, quand la guerre a éclaté ; je ne me rappelle donc pas grand-chose, mais je me souviens que nous allions nous cacher dans les grottes, quand les bombardements commençaient. Que mes parents étaient inconscients à cette époque ! Ils me faisaient descendre à Amalfi et je me souviens qu'une fois des Américains que je rencontrai sur mon chemin, en me voyant si petite, jetèrent des bonbons dans mon panier. Puis je me souviens de quand on lança des bombes à Amalfi. Arrivée sous la Porte de la Marine, je vis par terre tant de papiers et dans la petite église de la Vierge de Porto Salvo il y avait les morts.

Deux de mes frères faisaient leur service militaire déjà avant le début de la guerre et mon frère Ciccio, quand il venait en congé apportait un petit souvenir à ma sœur et à moi : une fois il nous apporta une statuette de la louve qui nourrit Romulus et Remus, une autre fois une statuette de St Pierre. Quand la guerre commença, mes frères partirent et l'un d'eux, Ciccio, fut fait prisonnier ».

Pratiques divinatoires :

« Ma mère était toujours préoccupée pour lui. On lui dit alors que le soir elle devrait attendre minuit sur la terrasse : si elle avait entendu le miaulement d'un chat, ce serait un mauvais signe ; mais si elle avait entendu un autre bruit quelconque, ce serait un bon signe.

Cette nuit-là nous restâmes sur la terrasse et à minuit nous entendîmes le bruissement des branches d'un poirier. Je ne me rappelle plus après combien de temps depuis son départ, je crois que huit ans venaient de passer, mon frère revint sain et sauf, même s'il avait souffert la faim ».

Condition féminine :

Après avoir éloigné le mauvais souvenir de la guerre, ma grand-mère me raconte les soirées passées à la maison, en précisant d'abord que les filles pouvaient sortir, outre que pour aller travailler, seulement pour aller à l'église ou sur la place à l'occasion des fêtes, mais toujours suivies de leur mère. « Chaque soir, quand mon père et mes frères sortaient, ma sœur et moi nous restions à la maison et nous récitons notre rosaire, après quoi nous cousions à la lumière d'abord de la lampe à huile ensuite de celle à gaz. Un soir ma sœur et moi nous ne voulions pas réciter le rosaire et nous nous sauvâmes, maman nous poursuivit, mais elle ne réussit pas à nous prendre. Quand nous rentrâmes, cependant, nous fûmes obligées tout de même à le réciter.

Amusements et litiges :

J'aimais beaucoup chanter et je connaissais bien des chansons napolitaines que j'avais écrites dans un cahier. Quand j'allais faire l'herbe pour les animaux, je chantais, mais je chantais à tue-tête, parce que ma voix n'était pas si basse et ça gênait ma belle sœur, qui le dit à maman. Une fois je me querellai avec ma sœur et pour me faire enrager elle déchira mon cahier.

Souvent le soir, ma sœur et moi nous allions dormir chez une dame qui était seule pour lui faire compagnie. Un jour ma sœur et moi nous nous disputâmes et je lui dis : *Tenta te !* Ce n'est pas un si gros mot et cependant cette dame menaçait de le dire à ma mère et moi j'eus peur pendant longtemps qu'elle le lui dirait ».

Les fiançailles :

Puis je lui demande de grand-papa. « En 1950 je connus Eduardo Cretaglia, celui qui ensuite serait devenu mon mari, pauvre mais de bonne famille. Son père était carabinier à cheval et sa mère une Paolillo, dont la famille possédait la moitié de Sopramare. Un de ses oncles était prêtre et l'autre notaire. La volée d'escaliers que les personnes qui habitent Sopramare appellent 'l'escalier du notaire' tient son nom juste de ce personnage ».

Ma grand-mère continue en disant : « Malgré leur misère, quand Eduardo vint pour la première fois chez moi, il m'apporta une bague qui avait été à sa mère et il appelait mes parents 'maman' et 'papa'. Malgré cela, Eduardo n'était pas bien vu de ma famille, en particulier de mes frères. Nous avons trouvé alors un système pour communiquer en cachette : il m'écrivait avec du jus de citron ou avec du lait des lettres que je devais lire ensuite à la lumière d'une bougie, ou bien il m'écrivait au contraire, de manière que je

pusse lire la lettre dans un miroir et il m'envoyait cette lettre liée au cou d'un chien. D'autres fois, au contraire, nous nous laissions des signes sur le mur : celui d'entre nous qui passait le premier faisait un signe et, quand je remontais d'Amalfi, je l'effaçais».

Le mariage :

« Eduardo vécut dans l'Italie du Nord pendant quelque temps et six années s'écoulèrent ainsi en litiges variés. En 1957 nous nous mariâmes à Pompéi. À cette époque les personnes qui avaient des problèmes avec leur famille ne se mariaient pas dans leur paroisse. Ma famille ne voulait pas ce mariage, seulement ma mère était de mon côté, mais elle n'était plus là ; elle avait souffert alitée pendant neuf mois et nous avait laissés. Un seulement de mes frères vint à la cérémonie de mes noces. Mon cadeau de mariage fut de 200.000 liras ».

Difficultés initiales et heureuse conclusion :

« Une partie de la maison où nous vivions était à un oncle de mon mari qui vivait à Naples. Cette maison l'arrière grand-père l'avait acheté avec l'argent qu'il avait gagné au loto. Quand en été les proches parents venaient passer leurs vacances à Pogerola, naturellement ils voulaient habiter chez eux et nous étendions les matelas par terre pour pouvoir dormir tous. Lorsque les choses commencèrent à aller mieux, nous réussîmes à acheter l'autre pièce. Mon mari commença à travailler comme cordonnier à Amalfi et il se fit une excellente réputation. Nous déménageâmes à Amalfi, où nous sommes restés pendant treize ans avant de remonter à Pogerola ».

Linda Ciccone